

Cambron, Micheline, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*. Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005. Pp. 412

Caroline Durand

Volume 35, Number 1, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016004ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016004ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (print)

1918-5138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Durand, C. (2006). Review of [Cambron, Micheline, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*. Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005. Pp. 412]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 35(1), 58-59.
<https://doi.org/10.7202/1016004ar>

plusieurs. De la métropole du progrès à laquelle on l'associait pendant les années 1960, Montréal est devenue une ville où le patrimoine participe au développement. De la conservation de monuments isolés, Montréal se veut une ville où le patrimoine se vit au quotidien.

La démonstration étoffée et efficace des rapports entre l'identification du patrimoine et la construction d'une identité dans cet ouvrage repose sur l'analyse d'un patrimoine tangible composé de bâtiments et de paysages urbains. N'y aurait-il cependant pas lieu de penser que l'identité montréalaise est aussi tributaire d'autres aspects patrimoniaux qui relèvent davantage de l'univers de l'immatériel, tels que les habitudes, les comportements et les modes de vie qui caractérisent la vie urbaine montréalaise? Bien qu'ils soient intangibles, ces aspects se manifestent dans une continuité temporelle, imprègnent de façon concrète des lieux sur le territoire et participent à la définition du patrimoine. Si on comprend que l'objet de l'ouvrage de Martin Drouin n'était pas l'analyse de ces préoccupations relevant davantage des sciences sociales—un sujet suffisamment vaste et complexe pour constituer une autre thèse de doctorat—, son propos aurait néanmoins gagné à positionner plus clairement quelques-uns de ces autres aspects qui constituent, tout comme la reconnaissance du patrimoine, «...des clés d'intelligibilité des mécanismes à la base de la construction d'une 'identité' montréalaise » (p. 17). Compte tenu de l'intérêt grandissant pour les questions relatives au patrimoine intangible dans les sphères internationales de la conservation, une telle précision aurait fait en sorte d'ouvrir la perspective quant à la diversité du rôle du patrimoine dans la construction d'une identité et son évolution.

Tout en proposant des contenus différents, ces deux ouvrages se veulent complémentaires. Considérés l'un en rapport à l'autre, ils font foi de l'importante contribution des disciplines de l'histoire de l'architecture et de l'histoire urbaine dans la conservation du patrimoine en assurant une compréhension de l'environnement bâti, condition *sine qua non* pour déterminer ce qu'il est convenu d'appeler patrimoine. Ces deux ouvrages témoignent également de la variété des préoccupations inhérentes au domaine de la conservation du patrimoine et, finalement, de l'importance de la diffusion des connaissances acquises par la recherche. Connaître pour reconnaître, dit-on souvent dans le milieu...

Claudine Déom
Université de Montréal

Cambron, Micheline, dir. *La vie culturelle à Montréal vers 1900*. Montréal, Fides et la Bibliothèque nationale du Québec, 2005. Pp. 412.

Le collectif *La vie culturelle à Montréal vers 1900*, dirigé par Micheline Cambron, contient des travaux issus de deux événements organisés en 1999 pour souligner le centième anniversaire des Soirées du Château de Ramezay. Poursuivant le double objectif de prendre la mesure de la vie culturelle de

la métropole au tournant des XIX^e et XX^e siècles et de rendre compte de l'état actuel de la recherche sur cette période, l'ouvrage comprend dix-huit textes abordant des aspects variés de l'univers culturel des Montréalais de l'époque. Si les limites thématiques, chronologiques et spatiales permettent au recueil d'atteindre une certaine unité, toutes les contributions ne sont pas d'égale valeur au niveau de la profondeur des interrogations soulevées et des réflexions poursuivies. Les thèmes abordés sont nombreux et importants dans le domaine de l'histoire culturelle : tradition et modernité, libéralisme et conservatisme, rôle du clergé et des pouvoirs publics, philosophie de l'art, distinction entre culture savante et culture populaire, etc. Ce foisonnement thématique fait à la fois la force et la faiblesse du collectif : la variété est appréciée, mais peu de ces questions sont abordées avec profondeur. L'épilogue d'Yvan Lamonde nous fait toutefois bien sentir à quel point cette époque constitue une période cruciale dans l'avènement de la modernité culturelle et nous porte à souhaiter davantage de travaux à son sujet.

Souignons d'abord quelques contributions qui nous semblent particulièrement utiles, réussies ou stimulantes. Laurier Lacroix, dans « L'art au service de 'l'utile et du patriotique' », résume la perception et l'appréciation dominante des arts plastiques vers 1900. La pensée utilitariste qui valorise l'art en fonction de son utilité nationale, civile et morale est appliquée aux arts visuels, mais le lecteur peut aisément extrapoler au sujet de cette pensée et croire qu'elle s'applique aussi à la littérature, ce qui permet de comprendre contre quelle vision de l'art s'est élevé le symbolisme de l'École littéraire de Montréal. Alors que plusieurs chapitres abordent des productions culturelles ou analysent le contenu d'œuvres diverses (surtout littéraires), Micheline Cambron offre un texte rafraîchissant sur les règles d'étiquette régissant les comportements des hommes et des femmes lors d'événements culturels. En analysant les textes prescriptifs, Cambron montre comment les comportements sont codifiés et propose une hypothèse, celle d'un troisième espace situé entre le public et le privé. Les représentations culturelles publiques donneraient lieu à la formation de « micro-espaces privés » tandis que les représentations intimes, dans un salon privé, seraient aussi des sortes de représentations publiques. Michèle Dagenais se démarque également avec « Autour de la Bibliothèque municipale de Montréal », dans lequel des enjeux culturels sont abordés sous un angle politique. En racontant les débats autour de la création de la bibliothèque municipale de Montréal et en décrivant les perceptions de différents acteurs sur l'utilité et l'accessibilité d'une bibliothèque publique, Dagenais traite du rôle de l'Église et des pouvoirs publics ainsi que de la démocratisation de la culture, un objectif qui était loin de faire l'unanimité chez les Montréalais. Les pratiques culturelles de certains groupes sont également scrutées, comme le fait Mireille Barrière avec les étudiants de l'Université Laval à Montréal. Ceux-ci participent aux activités du Cercle Ville-Marie, une association universitaire encadrée par l'autorité religieuse, tout en assistant régulièrement aux spectacles de l'Opéra français de Montréal, un lieu culturel laïque dont la fréquentation permet une certaine forme de contestation de l'autorité et la revendication du droit au plaisir.

De nombreuses contributions concernent l'École littéraire de Montréal : celle-ci fait l'objet de sept textes, en plus d'être fréquemment mentionnée par d'autres auteurs. Le symbolisme est le sujet de deux de ces textes, l'héritage de Louis Dantin est étudié dans deux chapitres tandis qu'Albert Ferland et Charles Gill font l'objet de deux autres contributions. Enfin, François Couture schématise le réseau associatif de l'École littéraire de Montréal, montrant que ses membres ne sont pas tous impliqués au même degré et que le groupe est en relation avec d'autres institutions et associations. Bien qu'il ne faille pas s'attendre à ce qu'un ouvrage couvre tous les aspects d'un sujet aussi vaste et complexe que la culture, on peut remarquer (et regretter un peu) que *La vie culturelle à Montréal vers 1900* couvre surtout le domaine des arts avec un grand « A » : littérature, musique, peinture et théâtre forment la majorité des sujets abordés. Certaines productions et pratiques plus populaires sont incluses, comme le conte et les illustrations d'Henri Julien, publiées dans la presse à grand tirage, mais on note l'absence de sujets comme le développement des médias de masse, la commercialisation de la culture, les sports et les loisirs.

En terminant, il faut souligner une des qualités du recueil : sa richesse iconographique et sonore. *La vie culturelle à Montréal vers 1900* contient, luxe rare, des reproductions couleur de quelques œuvres, en plus de très nombreuses illustrations noir et blanc. Les toiles reproduites permettent d'apprécier le style et les tendances artistiques de l'époque et certaines ont comme sujet des gens s'adonnant à des pratiques culturelles : lecture, musique, et même la consommation du tabac. L'ajout d'un disque compact contenant dix-neuf pièces musicales judicieusement choisies est aussi très appréciable : il permet de découvrir des œuvres de compositeurs canadiens, comme *La Rose nuptiale* de Calixa Lavallée (cela nous change du *Ô Canada!*), *Vive la France !* d'Ernest Lavigne, ainsi que des pièces de Guillaume Couture et Alexis Contant. Il contient également quelques enregistrements anciens, dont une pièce interprétée par la soprano canadienne Emma Albani et une autre par le pianiste Ignace-Jan Paderewski, deux artistes connus internationalement dont les passages à Montréal ont constitué des événements culturels d'envergure. Les illustrations et pièces musicales permettent à ce recueil de mieux remplir son premier objectif : évoquer une vie culturelle riche, vivante et effervescente.

Caroline Durand
Université McGill

Jacobson, Lisa. *Raising Consumers: Children and the American Mass Market in the Early Twentieth Century*. New York: Columbia University Press, 2004.

Raising Consumers: Children and the American Mass Market in the Early Twentieth Century is a well-written book that blends family history and consumer history in an innovative and convincing fashion. Lisa Jacobson's topic is the construction, between 1890 and 1940, of a consumer market targeting children. Her book explores competing visions of

twentieth-century childhood—those promoted by advertisers and marketers, on the one hand, and those espoused by middle-class parents, educators, and childhood 'experts,' on the other—as well as the ways in which children themselves cultivated, participated in, and occasionally criticized the expanding consumer market. A worthwhile contribution to the history of American childhood (reminiscent of such earlier studies as Viviana Zelizer's *Pricing the Priceless Child: The Changing Social Value of Children*), *Raising Consumers* is also an important addition to recent works on the history of consumption, such as Lizabeth Cohen's *A Consumers' Republic: The Politics of Mass Consumption in Postwar America*. Like many of these recent works, *Raising Consumers* insists upon both the "liberating" and the "limiting" (p. 225) aspects of consumer culture.

The juvenile market developed in the early-twentieth-century United States was created within a specific set of material and ideological conditions. Child labour laws, curfews, and compulsory schooling measures were intended to render children dependent for longer periods of time, and helped to effect a transition from children as producers to children as consumers. Increasingly, children, and middle-class children in particular, were seen as persons to be protected rather than put to work. If some children participated in the market thanks to their meagre earnings, an increasing number of children were spending allowances provided to them by their parents. The greater length of time spent in school by these cohorts of children and adolescents, along with the organized youth groups of the period (Boy Scouts, Girl Scouts, Camp Fire Girls), both created a target market for advertisers and subjected these children and teenagers to the consumer pressures of their peers. A youth market was created through juvenile advertising in children's periodicals, through contests, games, and radio clubs, and through corporate "enrichment materials" supplied to public schools. Significantly, children's spending came to be seen as a positive development over the course of the interwar years. If in the 1920s childhood 'experts' promoted thrift education and school savings banks, their Depression-era counterparts chose to focus instead on training in proper spending (through allowances, for instance). Ironically, as Jacobson points out, it was in the economically-depressed 1930s that youth spending was encouraged, a trend perfectly in tune with the Keynesian thinking of the late 1930s and the value accorded by popular psychology to children's self-expression. Children's consumer desires, experts argued, needed to be shaped rather than curbed.

Not surprisingly, much of Jacobson's evidence comes from advertisements in children's, women's, and parenting magazines. These advertisements, many of which are reproduced and integrated in the text, are carefully analysed. They are supplemented with other prescriptive evidence (advice columns, literature on child-rearing) and with sources that attempt to capture children's lived experiences (market research interviews, trade journals, contest data, autobiographies). The endnotes also reveal the use of oral histories, although there is no methodological discussion of these (number? provenance? basis for selection?) in the text.